

JEPHTE

Il y a longtemps, dans mon adolescence, lorsque j'étais élève à l'école normale d'El Biar, j'avais un professeur de musique que j'appréciais particulièrement. Mademoiselle Lalaux était passionnante et des décennies plus tard je me souviens avec précision de ses commentaires d'œuvres musicales ainsi que des chants qu'elle nous apprenait. Ses cours étaient vivants, gais, richement documentés, émaillés d'anecdotes.

Bizarrement ses collègues ne la respectaient guère, considérant sans doute que la musique n'est pas une matière « noble » d'enseignement. Mademoiselle était ouvertement dépréciée et subissait d'acides remarques, même en présence des élèves. Je trouvais cela injuste et choquant. Nous avions toutes deux d'excellents rapports. J'étais mélomane et solfégiste, elle me faisait confiance au point de me prêter la clé de la discothèque pour le week-end. Je pouvais écouter les disques de mon choix, les fins de semaines quand je restais à l'internat, ne pouvant rentrer dans ma famille trop éloignée.

Je pouvais aussi jouer du piano dans le petit amphithéâtre où se donnaient les cours de musique.

Un jour elle m'approcha lors d'une récréation, pour m'informer que la Baraka – chœur mixte d'Alger – devait venir donner un concert dans nos locaux. Malheureusement l'alto solo était tombée malade et pour éviter l'annulation de la soirée, elle pensait que je pourrais la remplacer.

« Bien sûr, me dit-elle, j'ai une élève de dernière année – future professeur de musique – très aguerrie qui pourrait faire l'affaire, mais je tiens à ce que ce soit vous qui le fassiez. »

Grand étonnement de ma part, mais comment refuser quand on vous accorde une telle confiance !

Le concert devant avoir lieu dans trois jours, elle me confia la partition « Jephté » de Carissimi, me demanda de la travailler avant que toutes deux mettions cela au point avec accompagnement de piano. Pendant ces trois jours je fus mentalement absente de tous mes cours. La partition ouverte sur mes genoux je m'en imprégnais au maximum, chantant intérieurement les parties qui me concernaient. Je voulais surtout faire face, ne pas me tromper et ne pas décevoir.

Cet oratorio de Carissimi raconte l'antique et sombre histoire de Jephté, fils bâtard d'une tribu d'Israël, chassé de la maison paternelle par

ses frères, réduit à guerroyer de ci de là, se forgeant une belle réputation de chef de guerre, si bien que les tribus d'Israël font appel à lui pour lutter contre les Ammonites, leurs ennemis héréditaires.

Jephté accepte, et là, fait avec son Dieu un véritable « deal » à sens unique : « Si je reviens vainqueur, j'immolerai à ta gloire la première personne qui franchira le seuil de ma maison pour venir à ma rencontre »

Sans attendre une réponse, que dis-je, le moindre signe de son Créateur, Jephté part en guerre et vainc les Ammonites.

Face à cette mission, je n'avais pas encore conscience de ce qui m'attendait, mais déjà je m'inquiétais de la façon dont je pourrais me vêtir. Dans ma penderie, aucun vêtement un tant soit peu seyant, uniquement mes habits de pensionnaire qui ne quittait jamais son établissement.

Michèle, ma grande copine, me proposa de me prêter sa « robe du samedi » car elle retournait chez elle tous les week-ends. C'était une jolie robe blanche de broderie anglaise avec ceinture et manches ballon. L'essayage parla de lui-même : taille trop basse et ourlet frôlant les chevilles. J'avais l'air d'une petite sœur des pauvres avec cette robe bien trop grande pour moi, mais comme il n'y avait pas d'autre solution, nous décidâmes de passer outre le ridicule.

Le concert aurait lieu dans la bibliothèque, un local assez petit. Mademoiselle pensait que, bien que gratuit, il n'intéresserait qu'un nombre limité d'élèves et de professeurs.

Un piano quart de queue trônait dans ce lieu. Personne jamais n'y touchait. Dans la bibliothèque régnait une surveillante – responsable du fonctionnement – que tout le monde craignait, un véritable dragon qui exigeait des soins extrêmes, comme si les livres et autres objets étaient de précieuses reliques.

Le soir du concert, quand j'entrai dans la bibliothèque, le chœur était déjà en place, mais aucun instrument baroque n'était présent, seule Mademoiselle était assise au piano. Les chœurs amateurs de l'époque n'étaient pas intransigeants sur la façon d'interpréter la musique ancienne, et faisaient simplement avec les « moyens du bord ».

Il y avait dans la salle des remuements de sièges, le « public » s'installait. Quatre chaises étaient disposées au premier rang du chœur. Je supposai qu'elles étaient destinées aux solistes, même si je n'avais encore jamais eu l'occasion de voir un chœur avec soliste, aussi ne sachant comment utiliser ma chaise, je me plaçai debout derrière, les mains sur le dossier comme on aurait fait avec un prie-dieu.

À ce moment, une dame aux formes opulentes m'expliqua que je devais m'asseoir quand je ne chantais pas et me lever quand je chanterais. Me sentant un peu tendue, elle me parla gentiment, se présentant comme la soprano solo et professeur de chant au conservatoire d'Alger. Je tremblais de me trouver placée au même rang qu'elle.

J'eus la surprise de voir Fernando Fernandez Lavie, le professeur de guitare qui venait donner des cours aux intéressées le mercredi après-midi. Lui était ténor solo. Mademoiselle me souriait de son piano, mes copines de classe venues me soutenir m'adressaient des petits gestes d'encouragement. Je prenais subitement conscience d'avoir été jetée dans l'arène sans beaucoup de préparation.

Même si je chantais depuis l'enfance avec mes parents, dans la classe de mon père, épuisant le vaste répertoire du scoutisme, je n'avais jamais chanté en chœur mixte, uniquement dans des ensembles à voix égales, et surtout je n'avais jamais été désignée comme soliste. Mais j'étais courageuse et ne me laissait pas facilement démonter.

Je tenais le rôle du narrateur et je crois bien que c'est moi qui commençai.

Jephté est bien puni de son « culot » car la première personne qu'il rencontre sortant de chez lui est sa fille unique, entourée de ses servantes, dans un joyeux tintamarre de tambourins et de cymbales exubérantes.

Catastrophe pour Jephté et sa fille. Celle-ci navrée du sort qui la désigne, se soumet à la promesse de son père, mais demande auparavant à se retirer un certain temps avec ses compagnes pour apprivoiser l'idée de sa fin prochaine, et se désoler de ne pouvoir donner une descendance à son père, ce qui éteindra sa lignée.

« Lamentamini, lamentamini » chante le chœur à fendre l'âme.

Cet oratorio m'a semblé bien long quoique varié dans sa composition. J'avais la tête brûlante, et probablement un teint de coquelicot. Lorsqu'à la toute fin de l'œuvre j'ai chanté avec le chœur, cela m'a paru d'une grande étrangeté mais fort beau, bien loin de la petite répétition avec piano. J'ai terminé en même temps que tous, et pour parodier une petite histoire drôle, il ne me restait pas de notes en trop.

Mademoiselle souriait, le chef, André Garreau, aussi. Quelques choristes me félicitèrent d'avoir assuré le remplacement en un délai si bref et je compris alors, que Mademoiselle m'avait choisie pour montrer

qu'elle était capable de relever un défi en utilisant une de ses jeunes élèves.

Elle relèvera peu de temps après un défi autrement magnifique : faire participer ma classe comme chœur d'enfants dans « Jeanne au bûcher » de Honneger, et cela pour un enregistrement à Radio Alger.

Pour des élèves sans aucune pratique musicale, c'était extrêmement risqué, mais nous travaillâmes beaucoup et le résultat fut un éclatant succès.

Jacqueline Baranoux avec sa voix d'ange enchantait particulièrement tout le monde, dans son solo de mélodies grégoriennes.

À la fin du concert de Jephté, certains choristes plus bavards que d'autres m'entretenaient des projets d'été de leur ensemble. Ils partiraient à Passau en Allemagne, participer au premier rassemblement européen de chant choral (Europa Cantat) puis feraient une tournée de concerts / tourisme en Autriche. Le programme était alléchant. J'en parlai à mes parents qui se souvinrent alors d'avoir bien connu André Garreau lorsque tous trois étaient cadres dans le mouvement des Éclaireurs de France.

Entrés en contact avec le chef ils lui demandèrent s'il accepterait de m'intégrer à son chœur pour les activités d'été. Cela se fit sans difficultés. Je reçus un paquet de partitions variées à travailler et à savoir pour début août.

Je me suis timidement intégrée au groupe: traversée de la Méditerranée en bateau puis voyage en car : on prenait soin de moi , la petite dernière arrivée. Certains plus proches de moi m'avouèrent avoir été tout à la fois émus et amusés de ma candeur lors du concert Jephté. C'était dit sans vouloir me blesser mais j'ai bien compris que j'avais beaucoup de travail vocal à faire pour progresser.

Dans cet océan de musique qu'était Passau, confrontée aux meilleurs chœurs du moment, je fus contaminée par le virus du chant choral qui ne me quitta jamais plus.

Les groupes constitués se présentaient en concert dans la tenue folklorique de leur pays d'origine, et c'était aussi beau à voir qu'à entendre.

Nous, venant d'Algérie, n'avions pas de vêtement « folklorique ». L'ensemble avait adopté une tenue saharienne « d'opérette » : burnous grège, sarouel à soutaches (genre spahi), chemises blanches et sandales. Ça n'avait rien d'authentique mais ça semblait plaire au public, tant et si bien qu'à Vienne, alors que nous déambulions dans les rues pour nous rendre à

notre salle de concert, des touristes nous demandèrent si nous faisions partie de la suite du roi Farouk, lequel se trouvait alors en Autriche.

Des années plus tard, quand la mode et le goût de la musique baroque ont fait leur entrée fracassante et que fleurissaient les ensembles de musique ancienne, j'eus plusieurs occasions d'écouter le Jephté de Carissimi dans des formations à géométrie variable, avec des instruments anciens. C'était magnifique et bien plus passionnant que notre petite prestation à l'École d'El Biar. Néanmoins je garde un grand respect pour cette soirée car elle fut pour moi le déclencheur de bien des joies musicales.

Françoise BOBY (juin 2022)